

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HOMMAGE

DU PETIT GAZETIER
A SES PATRONS.



Le Premier Janvier, 1841.



Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore:
L'autre a fini son cours.
Ainsi meurent les ans que le néant dévore,
Ainsi passent les jours !



Ainsi le tems jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le commun écueil
Où finit le bonheur, où finira la peine
De nos longs jours de deuil.



D'un souffle impétueux il flétrit nos jeunesse,
Notre espoir le plus beau.
Mais des cœurs affligés il bannit les tristesses
En ouvrant le tombeau.



Donc, ou joie ou malheur que le destin apporte
Dans l'obscur avenir,
Bénéissons notre sort ; mauvais ou bon qu'importe,
S'il doit bientôt finir ?



Mais il éclot souvent pour nous sur cette terre
Un jour pur et serein,
Où nous pouvons cueillir des fleurs, comme au parterre,
Sur l'aride chemin.



La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oubliera ses douleurs.



Du sort des nations, dieu, le souverain maître
Sait punir et venger ;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître,
Punira l'étranger ! . . .



Silence au noir passé ! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re} ANNÉE.]

Samedi, 2 Janvier 1841.

[No. 4.

SOMMAIRE.—Poésie :—*Hommage aux Abonnés.*
Nuit du nouvel an.—*Monsieur Pierre (fin).*—
Le ménétrier de Germund.—*Chant de mort du*
cavalier.—*Le ventriloque.*—*Saute, Jun de*
Kramer.—*Réflexions et Pensées.*—*Faits divers.*

POÉSIE.

HOMMAGE DU PETIT GAZETTIER A SES PATRONS.

LE PREMIER JANVIER, 1841.

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
L'autre a fini son cours.
Ainsi meurent les ans que le néant dévore,
Ainsi passent les jours !
Ainsi le tems jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le commun écueil
Où finit le bonheur, où finira la peine
De nos longs jours de deuil.
D'un souffle impétueux il flétrit nos jeunesse,
Notre espoir le plus beau.
Mais des cœurs affligés il bannit les tristesses
En ouvrant le tombeau.
Donc, ou joie ou malheur que le destin apporte
Dans l'obscur avenir,
Bénéissons notre sort ; mauvais ou bon qu'importe,
S'il doit bientôt finir ?
Mais il écloit souvent pour nous sur cette terre
Un jour pur et serein,
Où nous pouvons cueillir des fleurs, comme au parterre,
Sur l'aride chemin.
La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oubliera ses douleurs.
Du sort des nations, dieu, le souverain maître
Sait punir et venger ;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître,
Punira l'étranger ! . . .
Silence au noir passé ! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

DU NOUVEL AN,

(RÉVÉLÉ PAR JEAN-PAUL RICHTER.)

Il était minuit, un nouvel an allait commencer. Debout près de sa fenêtre, un vieillard élevait vers l'éclatante, vers l'immuable voûte des cieux, des regards où se peignaient la tristesse et le désespoir ; quelquefois aussi ses yeux se fixaient sur la surface paisible et silencieuse de la terre. Nul mortel n'était comme lui privé de joie et de sommeil ; car près de lui était son tombeau couvert de la neige de la vieillesse, la verdure du jeune âge avait disparu. De ses richesses et de sa vie entière, il ne lui restait plus que des erreurs, des fautes, des malades, un corps usé, une âme flétrie, un cœur abreuvé d'amertume, une vieillesse succombant sous le poids du remords. Dans ses tristes moments, les jours heureux de sa jeunesse venaient s'offrir à lui comme de vains fantômes, et lui rappelaient cette délicieuse matinée dans laquelle son père, le conduisant sur le chemin de la vie, le laissait à l'entrée de deux sentiers. A droite est celui de la lumière, de la vertu : il conduit vers une région lointaine et paisible où règne une éternelle et brillante clarté ; région couverte de riants moissons et habitée par des anges. A gauche s'ouvre le chemin des ténèbres, le sentier rapide de l'erreur et du vice, qui va se perdre dans une sombre caverne dont la voûte distille le poison : là de hideux serpents font entendre leurs sifflements, là règne constamment une obscurité profonde dont une vapeur étouffante augmente encore les horreurs. La fougue de l'âge et l'irréflexion l'entraînent dans cette funeste voie.

Bientôt les serpents s'enlacent autour de sa poitrine, un poison brûlant tombe goutte à goutte sur sa langue ; il reconnaît alors dans quel abîme il s'est laissé emporter. Hors de lui-même, le cœur en proie à une douleur déchirante, il lève les regards vers le ciel, il s'écrie : O mon Dieu ! rendez-moi les jours de ma jeunesse ! O mon père ! reconduis-moi à l'entrée des deux sentiers ! je te promets, je te jure de faire un meilleur choix.

Mais depuis long-temps son père et sa jeunesse étaient loin de lui. Il vit des feux follets s'agiter sur la surface des marais et s'éteindre dans le cimetière, et il dit : Ce sont mes jours de folie. Il vit une étoile se détacher du ciel, brûler un instant dans sa chute, et s'éteindre sur la terre. C'est l'histoire de ma vie ! s'écria-t-il. Et son cœur saignait, et le serpent du repentir dévorait sa poitrine et enfonçait son dard au fond de ses blessures.

Dans le trouble de son imagination, il voit des somnambules voltiger sur les toits ; le moulin à vent élève ses bras menaçants, et semble vouloir l'écraser ; et au fond d'un cercueil entr'ouvert, il aperçoit un spectre solitaire qui se revêt insensiblement.

blement de ses traits : mille pensées affreuses viennent accabler son âme. Tout-à-coup le son des cloches qui saluent l'aurore de la nouvelle année parvient à son oreille comme l'écho d'un cantique lointain. Une émotion plus douce pénètre dans son cœur. Ses regards parcourent l'immense horizon qui s'étend devant lui, et se posent sur la vaste surface de la terre. Il pense à ses amis de sa jeunesse, qui, plus fortunés, plus vaillants que lui, pères d'heureux enfants, d'hommes dignes de bénédictions, sont maintenant les maîtres et l'amour du genre humain. Il s'écrie : Et moi aussi, vertueux amis, j'aurais pu comme vous, avec un cœur pur et sans remords, passer cette première nuit de l'année dans les bras du sommeil, si je l'avais voulu. Et moi aussi je pourrais être heureux, ô mon père, si j'avais accompli vos vœux de bonne année, si j'avais suivi vos conseils !

Agité par les tristes souvenirs de sa jeunesse, il croit voir le spectre qui s'était revêtu de ses traits se disposer à sortir du cercueil. Bientôt, en effet, ce spectre a repris à ses yeux des formes humaines ; il s'anime, c'est un jeune homme : ce spectre, c'est lui-même.

L'infortuné ne peut plus supporter un tel spectacle : il couvre son visage de ses deux mains, des torrents de larmes coulent de ses yeux et vont se perdre dans la neige. Privé de toute consolation, cédant à l'excès de son abattement, il peut à peine pousser quelques faibles soupirs.

Reviens, disait-il d'une voix étouffée, reviens, ô jeunesse ! reviens...

Et la jeunesse revint ; car sa vieillesse et ses terreurs n'étaient qu'un rêve affreux : il était encore à la fleur de l'âge ; ses erreurs seules n'étaient point un songe. Il rendit grâce à Dieu de ce que, jeune encore, il pouvait abandonner le sentier désastreux du vice et suivre la voie de lumière, le chemin de la vertu, qui conduit à ces délicieuses contrées où règnent l'abondance et le bonheur.

Suis son exemple, jeune homme qui, comme lui, te trouves sur le chemin de l'erreur. Ce rêve affreux sera désormais ton juge, et si tu devais un jour t'écrier en gémissant : Reviens, belle jeunesse ! reviens, .. elle ne reviendrait plus.

MONSIEUR PIERRE.

NOUVELLE.

SUITE ET FIN.

Une fois entamé, le capital de Pierre sembla fondre entre ses mains. L'espoir de couvrir ses dépenses par des gains de jeu l'entraîna chaque jour dans des pertes nouvelles ; il s'irrita de voir que la chance lui fut aussi constamment contraire, et il essaya de la changer par de petites déloyautés cachées ; mais tout tourna contre lui. Enfin Durand, l'ancien marchand de billets qui l'avait accueilli dans l'estaminet, lui avoua pendant un accès d'ivresse qu'il avait affaire à des escrocs qui le trichaient au jeu.

Cette confession rendit d'abord Rouvière furieux ; mais après quelques instants de réflexion il

pensa que ce qu'il y avait de mieux pour lui c'était de rattraper son argent par le même moyen que l'on avait employé pour le lui soustraire. En conséquence, il pria Durand de lui donner quelques leçons, et apprit de lui à faire sauter la coupe, à prendre au talon et à doubler les points marqués. Il ne sentit pas que duper des fripons par de tels escamotages c'était descendre à leur niveau, et que l'homme qui s'exempte de probité avec certaines gens ne tarde pas à s'en exempter avec tout le monde. Sa nouvelle science lui réussit d'abord. Mais ses partners ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il était aussi habile qu'eux ; ils se tinrent sur la défensive, et les chances furent balancées.

Cependant Pierre continuait à mener une existence désordonnée. Sa fortune diminuait chaque jour ; elle s'épuisa enfin complètement. Il vécut encore quelque temps sur son crédit, mais cette ressource elle-même lui échappa bientôt.

Alors la nécessité acheva de le perdre. Il était plus incapable que jamais de travailler, et il avait contracté de dispendieuses habitudes. Lorsqu'il se vit sans moyen d'y satisfaire, de coupables tentations lui vinrent ; il n'y résista point long-temps. L'adresse qu'il avait acquise autrefois pour dépouiller ceux qui l'avaient volé au jeu, il l'employa contre tout le monde. Pour se justifier à ses propres yeux (car quel est le fripon qui ne plaide point sa cause devant sa conscience !), il se dit qu'il ne faisait en cela qu'user d'un droit de représailles et rattraper aux autres ce qu'on lui avait pris à lui-même. Peu à peu il agrandit son raisonnement en même temps qu'il agrandissait le cercle de ses fourberies. Durand et ses amis d'estaminet l'associèrent à leurs opérations, et insensiblement, sans qu'il se le fût avoué à lui-même, sans qu'il le sût au juste peut être, il se trouva ainsi associé à une bande de filous.

Depuis le dérangement de ses affaires et le commencement de ses escroqueries, Pierre avait cessé de voir Antoine et monsieur Alexandre : lorsqu'on en est encore à l'apprentissage du crime, la présence des honnêtes gens embarrasse.

Mais avant d'aller plus loin jetons un coup d'œil sur Rouvière, et voyons quels changements les années avaient apportés en lui. Il était alors âgé de vingt-huit ans : c'était toujours un de ces fashionables de bas étage à la toilette desquels il ne manque jamais que deux choses, le bon goût et la probreté. Cependant il passait pour avoir *bon genre* parmi ses compagnons d'estaminet, peu connaisseurs en véritable élégance, et on continuait à l'appeler *monsieur Pierre*. Du reste, même dans sa nouvelle profession, sa capacité passait pour médiocre ; il y avait apporté l'indolence qui avait été le fléau de toute sa vie, et il ne se montrait ni plus actif ni plus résolu comme escroc qu'il ne l'avait été comme ouvrier ;

aussi ne l'employait-on qu'en guise d'appât pour amorcer les dupes. Son physique scigné servait à l'association, qui lui donnait ses instructions et agissait ensuite sans le consulter ; seulement à l'heure du partage il recevait son lot comme les autres : Pierre s'accommodait on ne peut mieux de ces arrangements. Il n'était ainsi qu'un instrument que l'on faisait agir ; n'ayant point connaissance des projets convenus, il croyait n'en point avoir la responsabilité ; l'aide silencieuse qu'il donnait à ses compagnons n'était pour lui qu'un acte sans valeur morale ; comme Pilate il se lavait les mains de leurs crimes.

Cependant ceux-ci se multipliaient avec plus d'audace. La bande de Durand, qui avait commencé par l'escamotage, en était venue aux faux, puis aux vols les plus audacieux ; Rouvière continuait à prendre à toutes ces expéditions une part indirecte quoique assez importante.

Mais une chute qu'il fit vers cette époque et dans laquelle il se blessa grièvement vint lui ôter ces dernières ressources. Forcé de ne plus quitter la mansarde qu'il habitait, il y fut bientôt en proie à toutes les souffrances de la maladie et de la misère. Monsieur Pierre n'était point un associé assez indispensable pour que son absence se fit long-temps sentir ; aussi ses compagnons s'inquiétèrent peu de ses besoins. Rouvière écrivit à Durand, mais sa lettre resta sans réponse.

Le désespoir commençait à s'emparer de lui lorsque l'ancien claqueur se présenta enfin.

—Je serais venu plus tôt, dit-il, si j'avais été à Paris ; mais je travaillais dans la banlieue, et je n'ai reçu ta lettre que ce matin.

—M'apportes-tu ce que je t'ai demandé ? interrompit brusquement Pierre.

—De l'argent ? je n'en connais même plus la couleur.

—Alors que viens-tu faire ici ?

—Je viens te proposer d'en gagner.

Rouvière haussa les épaules.

—Je puis à peine marcher, répondit-il.

—Aussi, n'auras-tu point besoin de marcher ; il s'agit tout simplement d'écrire une lettre.

—Un faux ?

—Non. Tu connais un entrepreneur de menuiserie nommé Antoine, n'est-ce pas ?

—J'ai été apprenti avec lui.

—Ecris-lui de venir ce soir même, et tâche de le garder une partie de la nuit. . .

Pierre regarda Durand avec surprise.

—Qu'est-ce que tu veux donc faire ? demanda-t-il.

—Ça ne te regarde pas ; retiens seulement ici ce soir l'entrepreneur.

—Vous ne lui ferez point de mal ?

—Non.

—Et que me donnerez-vous ?

—Ton cinquième dans une somme de soixante mille francs ! . . .

Pierre allait accepter. . . Tout-à-coup un scrupule l'arrêta.

—C'est-à-dire, ajouta-t-il, que vous voulez prendre soixante mille francs à Antoine.

—Ils ne sont point à lui.

—Bien sûr ?

—Bien sûr.

Rouvière hésita encore un instant.

—Allons ? dépêche-toi, dit Durand ; si tu ne veux pas nous aider, on cherchera un autre moyen.

—Mais j'aurai beau lui écrire, s'il ne veut pas venir.

—Il viendra, je m'en charge.

Au fait, pensa Rouvière, puisqu'on ne lui fera point de mal, et puisque cet argent n'est point à lui ! . . . D'ailleurs, je ne serai pour rien dans tout ce qui arrivera, moi ; je ne m'expose point.

—Hé bien ? demanda l'ex-marchand de billets.

—Je vais faire la lettre. . .

Durand la lui dicta. Rouvière y confessait tous ses torts, comme l'enfant prodigue, peignait son dénuement, et finissait par conjurer Antoine de venir le voir sur-le-champ. . .

—Je la porterai moi-même, dit le claqueur lorsque la lettre fut achevée. Maintenant, mon garçon, attends avec patience, et joue bien ton rôle ce soir ; demain nous serons ici avec l'argent.

Rouvière passa une journée fort agitée. Il était partagé entre la crainte et l'espérance. Enfin, à la nuit close, on frappa à sa porte, et Antoine entra vivement. A sa vue, Pierre devint tremblant et pâle ; il se leva, voulut parler ; mais le jeune menuisier ne lui en laissa pas le temps.

—Ne dis rien, s'écria-t-il, ta lettre m'a tout fait connaître, et ce sont des aveux qu'on n'aime point à recommencer. Je ne suis pas venu pour te faire un sermon, mais pour causer avec toi.

Et voyant que l'embarras de Rouvière ne se dissipait point :

—Allons ! reprit-il en lui tendant la main, du courage ! tu n'as plus rien ; hé bien ? tu travailleras. J'ai à te proposer quelque chose qui, je l'espère, te conviendra.—Dinons en attendant.

Dans ce moment, un garçon entra portant tout ce qu'il fallait pour un repas, et les deux anciens apprentis se mirent à table.

Antoine parla d'abord de choses indifférentes ; puis il se hasarda à adresser quelques questions à Rouvière sur ses projets ; mais celui-ci, qui éprouvait beaucoup de gêne, évita de répondre, et tâcha de tourner l'entretien sur les affaires d'Antoine.

—Tu es donc devenu entrepreneur depuis peu ? lui demanda-t-il.

—Depuis un an, notre ancien m'a cédé son chantier à de bonnes conditions.

—Ah ! le père Fournier est retiré !... Est-il riche ?

—Il l'était encore il y a quelques mois, dit tristement Antoine.

—Comment ! il s'est ruiné ?

—C'est-à-dire qu'il avait confié ses fonds à un scélérat de banquier qui a fait faillite.

—Et il ne lui reste rien ?

—Rien que soixante mille francs que j'ai touchés hier des syndics.

Pierre sentit son cœur battre plus fort.

—Et tu as chez toi cet argent ? demanda-t-il.

—Certainement ! et je me fais une fameuse fête d'aller le porter demain à Versailles au père Fournier. Pauvre cher homme ! il a cru dans le premier moment qu'il perdrait tout, et sans moi il en serait mort. C'est qu'aussi tout perdre d'un coup, quand on a travaillé cinquante ans, c'est dur, vois-tu ! avec ça qu'il soutient ses deux filles qui sont veuves et six petits-enfants ! si bien que sa ruine eût envoyé à l'hôpital huit personnes. Enfin, il leur restera de quoi vivre tout juste, et ça n'est pas sans peine, je puis le dire. Depuis deux mois j'ai passé mon temps à voir des notaires qui me disaient de transiger, et des avocats qui m'engageaient à plaider. Enfin tout est fini ; j'ai les soixante mille francs du bonhomme, et j'ai eu plus de plaisir à les recevoir que si c'eût été pour moi : c'est le bonheur de toute une famille que j'ai là entre les mains ; aussi, vois-tu, les voleurs seraient mal venus chez moi ; ils me tueraient plutôt que de m'emporter cet argent.

Rouvière sentit un frémissement qui lui parcourait tous les membres.

—Mais à propos, reprit Antoine que le dîner avait mis en gaieté, tu ne sais pas, j'ai un commis maintenant ; et devine qui ?... M. Alexandre... oui, M. Alexandre, l'artiste enthousiaste ; M. Alexandre, qui a consenti à devenir mon teneur de livres et mon caissier. A la vérité, il n'avait point à choisir ; son directeur a fait des réformes, il a renvoyé tous les acteurs qu'il ne regardait pas comme indispensables, et notre pauvre ami a été de ce nombre. Ma foi ! je lui ai proposé de faire mes écritures, et il a accepté. Aujourd'hui, tu le trouveras aussi enchanté de sa nouvelle profession qu'il l'était de l'ancienne, et toujours aussi plein de probité, de zèle et d'obligeance que par le passé.

—Je vois, fit observer Pierre, que tu as beaucoup de travail, puisqu'il te faut un commis.

—Oui, j'ai étendu la clientèle que m'avait laissée le papa Fournier. Du reste, il n'y a que les paresseux, vois-tu, qui ne réussissent à rien ; c'est pas pour toi que je dis ça, au contraire ; car je pense que tu es maintenant bien disposé à réparer le temps perdu,

—Certainement !

—Hé bien, comme je te le disais tout à l'heure, je crois avoir trouvé ce qu'il te faut. J'ai des entreprises dans différents quartiers de Paris ; je ne puis veiller à tout, et j'aurais besoin d'un homme qui, en se promenant, allât d'un endroit à un autre pour savoir ce que font les ouvriers. Tu as toujours été un peu flâneur ; il me semble que cet emploi t'irait ; qu'en penses-tu ?

—Sans doute.

—Alors, dès aujourd'hui il est à toi. Je ne retarde jamais, moi, ce qui peut se faire sur-le-champ ; tu vas me suivre, j'ai une chambre à ta disposition ; tu mangeras avec moi, ainsi que M. Alexandre, et nous vivrons comme trois frères... Allons ! c'est convenu, parlons sur-le-champ.

En parlant ainsi, Antoine s'était levé ; mais Rouvière éleva mille objections. Il parla de la nécessité de régler quelques affaires, de recevoir des amis, d'arrêter ses comptes.

—Soit, lui dit le menuisier ; tu feras tout cela à la maison aussi bien qu'ici. Cette mansarde est froide, triste ; tu seras mieux chez moi et je veux t'emmener.

—Je puis à peine marcher, tu le vois.

—Alors nous prendrons une voiture.

—Il est trop tard pour y aller ce soir.

—J'ai fait préparer ta chambre ; M. Alexandre nous attend.

Pierre lutta encore quelque temps, mais en vain ; Antoine tenait à son idée, et le vin lui avait donné une expansion, une activité auxquelles il était impossible de résister. Rouvière, au contraire, qui avait beaucoup bu pour s'étourdir et se donner une contenance pendant le repas, était hébété par une demi-ivresse. Il se laissa donc traîner, en refusant toujours, jusque dans la rue où son compagnon chercha vainement un fiacre...

—Allons plus loin, dit Antoine, nous en trouverons.

Mais l'heure était trop avancée, et les cochers avaient depuis long-temps abandonné leur station...

—Marchons toujours, répétait le menuisier, nous rencontrerons quelque voiture de retour que nous arrêterons. Appuie-toi sur moi, et n'aie pas peur.

Rouvière fut traîné ainsi jusqu'au quartier du Temple, où demeurait l'entrepreneur : arrivé là, il comprit qu'il ne pouvait plus reculer, et ses objections cessèrent. Ils atteignirent la rue des Quatre-Fils, et enfin le chantier d'Antoine... Rouvière se soutenait à peine ; il avait froid dans les cheveux et sa respiration était haletante. Cependant le menuisier ouvrit la porte de la cour, et fit entrer son compagnon ; mais à peine eurent-ils avancé de quelques pas, qu'un cri af-

freux se fit entendre. Pierre fut obligé de s'appuyer au mur pour ne point tomber.

—Qu'est-ce que cela ? demanda l'entrepreneur effrayé. . .

Le même cri retentit une seconde fois.

—Dieu ! on assassine quelqu'un chez moi !

Antoine s'était élancé vers la maison dont la porte se trouvait ouverte, mais deux hommes qui sortaient en courant le heurtèrent avec tant de violence, qu'il fut renversé du choc.

—A moi ! Pierre ! cria-t-il ; au voleur ! à l'assassin !

Pierre, égaré, se dirigea à tâtons vers la maison, et y arriva au moment où le menuisier se relevait. Des gémissements plaintifs vinrent alors frapper leurs oreilles. Antoine courut à sa chambre, alluma une lanterne, et monta à l'étage supérieur d'où partaient les plaintes. Ils trouvèrent M. Alexandre baigné dans son sang, et tenant encore entre ses doigts crispés des fragments du portefeuille dans lequel les soixante mille francs du père Fournier avaient été renfermés

—Les misérables l'ont assassiné ! s'écria Antoine. . . Rouvière ! . . . du secours ! va chercher du secours !

Mais Rouvière n'était déjà plus là : à l'aspect du cadavre, il avait jeté un grand cri, et avait pris la fuite. Comme il ouvrait la porte du chantier, il se trouva face à face avec Durand.

—Malheureux ! dit celui-ci en le saisissant par le bras, tu as failli nous faire prendre ; pourquoi es-tu revenu avec Antoine ?

—Laissez-moi ! dit Pierre éperdu. . . Vos mains sont encore pleines de sang.

Durand le lâcha, et il disparut dans la rue du *Chaume*.

Pierre avait complètement perdu la tête : cependant une sorte d'instinct le ramena chez lui. Il monta à sa mansarde comme un insensé et se jeta sur son lit. Jusqu'alors il avait marché dans la vie sans regarder en arrière ; et même, il faut le dire, sans ressentir de véritables remords ; mais la vue du sang l'avait terrifié. Cette fois, il avait pour ainsi dire palpé le crime ! Il ne s'agissait plus ici de la violation de conventions sociales plus ou moins contestables. Un homme avait été tué ! ce n'était point la conscience qui se révoltait, mais l'être tout entier ; ce n'était point de l'argent que l'on avait volé, mais une vie ! Pierre n'avait point habitué sa pensée à cette face du crime ; ses instincts étaient lâches, mais doux : il eut horreur de ce meurtre auquel il venait de prendre une part indirecte. Puis, après l'horreur vint l'épouvante ! N'allait-on pas lui demander compte de la mort d'Alexandre ? Ses refus de suivre Antoine ; sa fuite à la découverte du crime ; tout avait dû faire naître des soupçons. Durand ou quelqu'un de ses com-

pagnons pouvait d'ailleurs être pris, déclarer la vérité, et le conduire à l'échafaud !

Rouvière devint fou à cette pensée, il se dit que le seul moyen d'échapper c'était de prévenir toute accusation en dénonçant lui-même le coupable ; en déclarant qu'il n'avait été entre leurs mains qu'un instrument aveugle et innocent ; il se mettrait ainsi d'avance à l'abri des aveux de Durand et de ses complices.

Une fois que cette idée lui fut venue, il se hâta de l'exécuter sans réfléchir davantage, et écrivit à Antoine une lettre ainsi conçue :

“ Je suis bien malheureux ! je connais les misérables qui se sont introduits chez toi, et je les ai servis sans le vouloir. C'est d'après le conseil de l'un d'eux que je t'ai écrit de venir me voir ; j'étais loin de me douter que l'on prêterait de ton absence pour consommer le crime qui a été commis.—Viens me voir, et je te ferai tout connaître ; seulement ne me perds pas. ”

PIERRE. ”
Rouvière remit cette lettre à son portier, avec ordre de la porter sur-le-champ à son adresse. Son accablement était si profond qu'il n'avait pu se décider à se rendre lui-même chez le jeune entrepreneur : il ne pouvait penser d'ailleurs à paraître dans la rue le jour : la foule lui faisait peur ; il lui semblait que l'on allait voir sur ses habits des traces de meurtre, et crier à l'assassin.

Une partie du jour s'écoula sans qu'Antoine parût : heureusement que Pierre, auquel sa blessure et les émotions de la veille avaient donné une forte fièvre, ne compta point exactement les heures ; mais vers le soir, la crise étant passée, il put rassembler ses idées, et il commença à s'étonner de ce long retard. Il allait essayer à se lever pour s'informer au portier, lorsque l'on frappa à sa porte. Un inconnu entra.

—Je viens vous chercher de la part de M. Antoine, dit-il à Rouvière.

—Pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

—Il arrive de Versailles, accablé de fatigue et désespéré. Il n'a point eu le courage de venir jusqu'ici, et il vous prie de le rejoindre.

Une voiture nous attend en bas.

Quoique surpris, Rouvière, qui ne voyait pas le moyen de refuser, se leva lentement et suivit l'inconnu. Tous deux montèrent en fiacre. Il faisait déjà nuit, et la faiblesse, jointe au mouvement de la voiture, jetèrent bientôt Pierre dans une sorte de somnolence. Enfin la voiture s'arrêta. Rouvière, éveillé en sursaut, descendit appuyé sur son compagnon. Il s'aperçut presque aussitôt qu'il n'était point dans la rue des Quatre-Fils, mais dans une venelle obscure, et devant une maison de mauvaise apparence.

—Où me menez-vous ? dit-il en s'arrêtant.

Ses yeux tombèrent alors sur le cocher qui se trouvait à côté de lui.

—Durand ! s'écria-t-il épouvanté.

Il n'eut point le temps d'en dire davantage : des bras vigoureux le saisirent ; la maison s'ouvrit, et il y fut entraîné.

Le lendemain, Antoine se présenta au logement de Rouvière, et le demanda.

—Ah ! c'est monsieur à qui notre locataire avait écrit hier, dit le portier.

—Je n'ai point reçu de lettre.

—C'est étonnant ! Voici la chose : hier je descendais avec cette lettre, quand j'ai rencontré dans l'escalier M. Durand, un ami de M. Pierre ; je lui ai dit comme ça : Votre ami me donne une fameuse commission ; porter ça au Marais. Qu'est-ce que c'est ? qu'y m'a répondu. Je lui ai montré l'adresse ; alors il a pris la lettre en disant : Donnez, je vais justement de ce côté ; je la remettrai au particulier. . . Du reste, monsieur n'a pas besoin de se donner la peine de monter, car M. Rouvière n'est point rentré.

Antoine reprit le chemin de son chantier, fort triste et fort pensif. En traversant les quais, il vit la foule rassemblée.

—Le pauvre malheureux ! disait une femme : on mourrait à moins.

Antoine s'approcha.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-il à un batelier.

—Un cadavre que nous avons pêché dans la Seine, notre bourgeois.

Dans ce moment, une voix se fit entendre au milieu de la foule :

—Tiens ! je connais ce particulier-là ; c'est un grand fainéant qui était notre voisin, et dont son oncle n'a jamais pu rien faire. . . C'est lui qu'on appelait *monsieur Pierre* !



LE MENÉTRIÉRIER DE GERMUND.

LÉGENDE D'ALLEMAGNE.

C'était jadis une église sans pareille, une église consacrée à sainte Cécile, la céleste musicienne. C'était la communauté de Germund qui l'avait bâtie. Aujourd'hui il n'en reste plus qu'une pierre.

Dans cette église, des lis d'argent répandaient sur la tête des saints une douce lueur ; des roses couronnaient l'autel, fraîches et riantes comme les clartés de l'aurore.

La sainte avait des souliers d'or pur et une robe d'argent étincelante ; car alors c'était encore le bon temps.

Le temps où, non seulement dans la terre d'Allemagne, mais bien loin de par-delà les mers, on admirait les œuvres ciselées des artistes de Germund.

Et les pèlerins venaient des contrées lointaines visiter cette église, où l'on entendait sans cesse

résonner les chants pieux et les sons de l'orgue solennel.

Un jour, un ménétrier y vint aussi. Hélas ! il était dans une profonde misère. Il s'avança les joues pâles, les jambes lasses, et la besace vide.

Il s'incline devant l'image de la sainte, et chante sa chanson. Ses plaintes vont jusqu'au cœur de celle qu'il implore, et la robe d'argent tressaille.

Sainte Cécile s'incline en souriant vers le pauvre musicien, et lui donne son soulier d'or.

Ivre de joie, il se précipite dans la maison du premier orfèvre qu'il rencontre, et se moque de sa misère passée, en changeant le soulier contre de beaux écus.

Mais l'orfèvre reconnaît la dépouille de la sainte, injurie le ménétrier, et le conduit devant le juge.

Bientôt le procès est instruit et terminé. Le vol est évident. Personne ne croit au récit du pauvre chanteur.

Malheur ! malheur ! profane ménétrier ! tu as chanté ton dernier chant, et bientôt ton cadavre sera pendu au gibet.

Déjà la sonnette des convois funèbres retentit, et l'on voit se dérouler le long convoi noir, avec le coupable que l'on mène à l'échafaud.

Les psaumes de la pénitence résonnent, les moines et les religieux murmurent des prières lamentables ; mais à travers ces paroles de mort, on entend aussi les sons joyeux d'un violon.

C'était la dernière prière du musicien.—Puisque tant d'autres doivent chanter, avait-il dit, laissez-moi chanter aussi.

Le convoi passe devant la chapelle de sainte Cécile ; la porte est ouverte, et le violon fait entendre un douloureux gémissement.

Alors ceux qui avaient condamné le ménétrier prennent pitié de lui. Plus d'un assistant soupire et dit : —Le pauvre chanteur ! Et lui s'écrie : —Permettez-moi de m'approcher encore une fois de la sainte !

Le juge le permet. Le condamné entre, s'agenouille, répète sa chanson ; et la sainte s'émeut, et sa robe d'argent tressaille.

Elle se penche en souriant vers le pauvre musicien, et lui donne son second soulier d'or.

La foule étonnée regarde, et chaque chrétien peut voir combien le chanteur du peuple est cher aux saints du ciel.

A l'instant les chaînes du prisonnier tombent ; on lui apporte de l'argent et du vin ; on le reconduit en chantant et en dansant à l'hôtel-de-ville.

Toutes les angoisses de la veille sont oubliées. La grande salle de l'hôtel est décorée comme pour une fête, et le ménétrier occupe la place d'honneur au banquet.

Mais quand la fête est finie, il prend ses sou-

liers d'or à la main, et s'en va le soir chanter gaiement dans un autre pays.

Depuis ce temps, le chanteur le plus pauvre est sûr d'être bien accueilli à Germund, et dès qu'il arrive, on le salue et on se met à danser.



CHANT DE MORT DU CAVAILIER.

(POÉSIE BOHÉMIENNE.)

Rien de plus primitif que le chant bohémien, rien qui soit plus rigoureusement l'expression de ces besoins matériels qui seuls se font sentir dans la jeunesse soit de l'homme, soit des peuples. Les Bohémiens racontent que, dans le douzième siècle, un cantique entonné par leurs soldats sur le champ de bataille effraya les chevaux des ennemis et jeta le désordre parmi ceux-ci.

Les plus beaux chants bohémiens du quinzième siècle sont les hymnes hussites. On en cite une surtout composée en 1480 : c'était le chant des armées hussites s'avançant vers l'ennemi.

HYMNE DES HUSSITES.

« Vous, champions, qui maintenez les éternelles lois de Dieu, implorez encore son nom, invoquez sa présence, et bientôt le bruit de vos pas tiendra vos ennemis immobiles de crainte.

« Pourquoi trembler et plier ; celui pour qui vous combattez ne veille-t-il pas sur vous ? vie, amour, tout ce qui est cher découle de sa sainte volonté ; et il endurcira vos cœurs, et il vous donnera de la force contre le mal.

« Et vous recevrez du Christ mille béatitudes ; en échange de cette vie terrestre sitôt passée, il vous donnera l'éternité. Car celui qui meurt pour la vérité vivra éternellement.

« Levez donc vos lances bien haut, vous, hommes aux fortes paroles, car la valeur vous tiendra lieu d'armes plus meurtrières ; et vous combattez bravement, serviteur du Seigneur.

« Pourquoi redouteriez-vous vos ennemis, quel que soit leur nombre ? Dieu pourrait-il vous abandonner ? Non ! . . . Pour lui et avec lui vous disperserez les vaines et orgueilleuses armées de vos ennemis.

« N'avez-vous pas compris votre ancien proverbe ?—Écoutez : « Bohémiens, il est glorieux de servir un noble chef, de porter sa bannière et d'élever bien haut son étendard de victoire. »

« Vous, profanateurs et bandits, voyez le péril qui vous entoure. Vous restez là suspendus sur un gouffre de ténèbres et de misères, où l'avarice et la fraude ne tarderont pas à vous abîmer.

Pensez-y, pensez-y, tandis que vous le pouvez encore ; fuyez le danger, profitez du jour, hommes imprudents. C'est à celui qui glisse de veiller sur les pas débiles d'autrui.

« Au moment du sanglant combat, un seul mot :—Prenez vos armes pour le bon droit ;—et Dieu, votre seule vraie force, animera votre bras ;—mais n'épargnez personne, ne faites grâce à qui que ce soit. »

LE VENTRILOQUE.

NOUVELLE.

Le village de Hopfield est par excellence le séjour du commérage et de la médisance ; là chaque bouche est une trompette, chaque habitant est un écho ; chuchotez le matin un secret à un bout de la paroisse, et le soir vous l'entendrez répéter partout ; l'amitié même est indiscreète, et les amis ressemblent à des verres fêlés qui ne peuvent rien retenir.

Si vous voulez obtenir quelque complaisance de votre voisin, n'allez pas non plus demeurer à Hopfield, car là personne n'a un instant à perdre pour les autres ; mais que par hasard une voiture ou un cheval traverse la place, qu'une voix crie *balais à vendre*, et vous verrez chacun abandonner son travail et courir à sa porte ; car l'on est aussi curieux que médisant à Hopfield, et l'on y est aussi économe de son temps, que lorsqu'il s'agit de rendre service.

Par une chaude soirée d'automne, Peggy Mulliers, qui recommandait, sur le seul de sa cabane, une paire de bas, les jeta tout-à-coup de côté et s'avança vers le milieu de la rue pour voir où son voisin, Zoé Willis, courait si vite. Or, elle aperçut bientôt une grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui vinrent de l'autre bout du village, et au milieu un ours noir qui marchait nonchalamment conduit par un bateleur. Celui-ci portait une grande redingote blanche dans laquelle il eût pu se renfermer deux fois ; un gilet trop court, en divorce avec son pantalon, et qui laissait passer une chemise vieille en lambeaux ; des bottes à revers auxquelles il ne manquait que la semelle, et un chapeau gris depuis long-temps veuf de sa bordure. Un jeune garçon en blanc et à l'air affamé marchait à sa tête, soufflant dans un grand flageolet, et battant si vigoureusement sur un tambourin, que, seulement à l'entendre, tous les pieds battaient la mesure.

Arrivé devant le *Lion-Rouge*, seule auberge du village, le bateleur s'arrêta ; il fit faire le cercle autour de lui, ordonna à Bruin, son ours, de se mettre debout ; puis, brandissant son bâton sur la tête de l'animal, il commença à danser avec lui, faisant des passes et prenant des poses que Bruin imitait de la manière la plus pittoresque. On pense si les habitants de Hopfield étaient heureux, et si la foule nait de bon cœur.

Un ventriloque de joyeuse humeur, qui se trouvait alors au *Lion-Rouge*, regardait par une fenêtre ce spectacle bouffon. Arrivé depuis le matin, il avait déjà été à même de reconnaître la crédulité et l'ignorance des habitants de Hopfield ; l'idée lui vint en conséquence de se servir de son adresse pour s'amuser à leurs dépens.



SAUTE, JAN DE KRAMER.

(GROTESQUE, PAR P. QUAST.)

Tu as froid, tu es pauvre, tu es vieux ; saute, Jan de Kramer.

Dans ton enfance tu as aidé ton père, dans ta jeunesse tu as nourri ta mère, dans ton âge mûr tu as été la providence de ta femme et de tes enfants ; toute ta vie tu as travaillé. Quel homme a la conscience plus légère que toi ? saute, Jan de Kramer.

Ton vêtement est léger et quelque peu délabré comme ta chaumière. La bise glacée qui gémit en passant s'engouffre dans plus d'un accroc de ton habit, dans plus d'un trou de ton toit. Tandis que les riches lui ferment soigneusement leur porte, tu lui donnes asile chez toi et sur toi, pauvre homme ; saute avec la bise, saute, Jan de Kramer.

Ta femme est parfois grondeuse, tes enfants crient et se battent ; tu rentres, et avec quelques mots de bonne humeur tu apaises ta bonne femme, avec quelques gambades tu réjouis tes enfants. La gaieté entre avec toi ; saute, saute, bon Jan de Kramer.

Il y a des gens qui en te voyant prennent un air de compassion et semblent penser : Vivre comme cela est-ce vivre ? Ton vieil œil malin les comprend et tu te dis : Béni soit Dieu ! J'ai eu mes plaisirs et mes peines ainsi que toute créature sous le ciel. En hiver, la glace frémit agréablement sous le patin, et un brasier de tourbe a bien son mérite. En été, le soleil est chaud, les campagnes sont vertes, les oiseaux chantent. L'hiver sera bientôt passé. Le printemps n'est pas loin ; saute, Jan de Kramer.

Il n'y a personne au monde qui ait la moindre haine contre toi, et tu aimes tout l'univers. Il est vrai que ton univers n'est pas grand et qu'il est peuplé de bonnes gens qui, du plus loin qu'ils t'aperçoivent, se prennent à sourire et à se dire entre eux : Voici Jan de Kramer. Tu te hâtes vers eux en préparant un joyeux bonjour qu'ils attendent, car tu n'es pas le moins spirituel du village. Double le pas ; saute, honnête Jan de Kramer.

Tu es un modèle de bonté et de patience, tu as conservé la candeur de l'enfance dans le vieil âge. Il y a bien des jeunes gens tristes et de riches vieillards gouteux qui voudraient sauter comme toi, ô mon bon, mon cher Jan de Kramer.



RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

Dans une dissertation, *Camper* a recherché pour quoi l'homme est sujet à un plus grand nombre de maladies que les animaux. Lorsqu'on a vécu parmi les hommes, peut-on le demander ? Les animaux sont restés fidèles à la nature, les hommes au contraire ont méconnu ses lois ; ils ont confondu les jours, les âges, les saisons et les climats. Dans ce déplacement tout est contrainte, dans ce désordre tout est excès ; partout on voit le travail sans repos, et le repos sans travail ; la faim se refuse à l'opulence et poursuit la misère ; de tous côtés le plaisir touche à la douleur ; l'erreur s'attache à la vérité, et le vice est le tourment de la vertu. De ces longs ennuis naissent des maux sans nombre, et le plus souvent sans remède ; l'imagination qui les produit, qui les mêle avec art, qui les pallie, ne les guérit jamais ; et, sous des noms divers que la médecine invente, ce sont les regrets, les remords, les excès et le malheur enfin, qui moissonnent la plus belle partie de la triste humanité.

L'égoïsme est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence de l'existence des autres.—*Balanche.*

La mélancolie n'a pas de cause plus profonde que la paresse ; son remède est le travail, ce travail ne dut-il rien produire d'utile. Le divin So-

crate a dit : " Il vaut mieux travailler sans but que de ne rien faire. " — *Burton.*

Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue et que boit le soleil ;
Puis l'oubli vient au cœur comme aux yeux le sommeil.

Alfred de Musset.

QUÉBEC :

SAMEDI, 2 JANVIER 1841.

Nous prions ceux de nos abonnés à qui le journal ne parviendrait pas régulièrement, d'en donner avis à ce bureau.

Nous avons adressé les premiers numéros de cette feuille à nombre de personnes, et notamment à celles qui avaient précédemment souscrit au *Journal des Familles*. Aucune d'elles n'ayant encore exprimé d'intention à l'égard de l'abonnement, nous croyons devoir interpréter favorablement ce silence, et l'envoi du *Journal des Étudiants* leur sera continué jusqu'à notification contraire.

FAITS DIVERS.

—Un habitant de Rosières (Meuse), voulant dernièrement enlever une ruche dans laquelle étaient des abeilles, avait eu l'imprudence de ne pas se couvrir le visage du masque indispensable pour cette opération. Aussi, à peine eut-il soulevé la ruche, que l'essaim s'est porté sur sa figure, et en moins de dix minutes la mort s'en est suivie.

—La cour d'assises du Cher a condamné à la peine de mort, le nommé Vilatte, convaincu d'avoir assassiné son beau frère, Roy, vieillard presque nonagénaire. Vilatte ne commit ce crime que pour se procurer une somme de 300 fr. qui devait lui revenir à la mort de Roy.

—Un portefaix d'Amsterdam vient de mourir, laissant à ses dix enfants plus d'un million de fortune.

—Le *Journal des Débats*, en rendant compte du procès du bijoutier Hédelin, fait dire à l'accusé :

" Mes querelles avec Mme. Hédelin venaient toujours à propos de mon ancien état de cuisinier qu'elle me reprochait sans cesse. Si je me permettais de donner à Aimée des conseils culinaires, Mme. Hédelin disait : " Avez-vous peur qu'on ne sache pas que vous avez été cuisinier ? " Elle disait enfin qu'elle m'avait pris comme les Français ont pris Louis Philippe On l'a choisi roi, quoique Bourbon, et moi elle m'a pris quoique cuisinier. (Rires dans l'auditoire.) "

" M. le président. — Il n'y a rien dans ce procès qui puisse exciter le rire ; tout y est grave. J'engage donc chacun à vouloir bien contenir ses impressions. "

* * G. est inadmissible.

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, voudront bien agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ÉTUDIANS.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORNE,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.